

Il souffrait cruellement de cette situation. Souvent, il avait pris des résolutions énergiques pour vaincre sa poltronnerie.

Mais au premier péril, même irréel, ses meilleures résolutions s'évanouissaient, s'effaçaient dans le bouleversement de son émotion nerveuse.

Une seule personne, dans tout son entourage, continuait pourtant à lui témoigner de la sympathie: c'était Mme Vernier, la mère de son camarade Jacques, qui habitait au bout du village dans une gentille propriété nommée les Tilleuls.

Parfois, Mme Vernier essayait de raisonner le malheureux poltron.

— Voyons, mon petit Bernard, disait-elle doucement, pourquoi t'es-tu sauvé ainsi l'autre jour? Et ce matin encore, quand on te demandait d'aller chercher du grain dans la grange, pourquoi as-tu refusé d'y aller tout seul? Il n'y avait pas de danger, tu le sais!

— Je le sais, oui, Madame, murmurait Bernard, les yeux remplis de larmes, mais... je ne peux pas, je vous assure..., ce n'est pas ma faute. Je voudrais bien, seulement... j'ai peur et je ne suis plus maître de moi...

— Allons, prends courage, mon pauvre petit. Tu deviendras plus brave en grandissant, disait-elle doucement en lui effleurant la joue d'une caresse.

Bernard était troublé jusqu'au fond du cœur de sentir cette douceur, cette sympathie encourageante, parmi tant de mépris, de rires moqueurs, de rudesses. Il avait voué en lui-même, à Mme Vernier, un culte profond, une vénération passionnée.

Un jour il était allé, avec un groupe de ses camarades, se promener dans un vallon encaissé entre de hautes roches abruptes. Il faisait chaud dans ce fond abrité du vent.

— On serait bien mieux là haut, s'écria soudain l'un des joyeux promeneurs. Qui est-ce qui veut grimper au sommet de cette roche? Voyez, il y a un sentier en lacet.

— Oh! se récria Bernard, ce n'est pas un sentier, c'est tout juste bon pour des chèvres. Ce serait affreusement dangereux.

— Oh! oh! toujours le même courage, s'éclaffe le petit Jacques Vernier qui faisait partie de la bande. Avec toi, il y a du danger partout.

— Ne l'écoutons pas, reprend un autre. S'il a peur, il restera ici. Moi, je monte là-haut. On aura de l'air et de la vue.

— Et nous redescendrons par l'autre versant, qui est en pente douce, avec des ronciers couverts de mûres. Hop! en route!

— Allons, Bernard, viens-tu? demande Jacques.

— Non? Oh! non, dit le poltron, c'est folie que faire une telle ascension!

— Ah! ah! il appelle cela une ascension! Ne croirait-on pas qu'il s'agit d'escalader le Mont Blanc?

— Ou le Gaorisakar!

Et les quolibets de pleuvoir, chacun lançant son mot.

— Il te faudrait une corde et un alpenstock, sans doute?

— Monsieur souffre de vertiges?

— Poule mouillée!

— Capon!

— Au revoir, Bébé. N'oublie pas de prendre ton biberon, tout à l'heure.

Et la bande joyeuse s'élançait en file indienne sur le sentier, assez étroit mais praticable, taillé en corniche, dont la seule vue donne au pauvre Bernard une affreuse sensation de vertige.

Ils atteignent rapidement et sans encombre le haut de la roche. Maintenant, ils ont disparu aux yeux de Bernard. Celui-ci les entend courir et s'amuser là-haut, sur les sommets tapissés de gazon.

Morfondu, découragé, Bernard se laisse tomber à terre, dans l'herbe. Des larmes de rage lui échappent, il étouffe de honte. Ne pourrait-il grimper, lui aussi, le long de la roche, rejoindre là-haut ses compagnons de jeu?

Non, non, vraiment, il ne le peut pas, il ne le pourra jamais... Il sent bien que, dès les premiers pas sur cet étroit chemin en corniche, le cœur lui manquerait...

Et, tandis qu'il pleure, affalé dans l'herbe, le visage empourpré de confusion, une voix railleuse descend jusqu'à lui:

— Eh bien! Bébé, es-tu sage en bas? Prends garde de tomber surtout. Ta nounou a oublié de te mettre ton petit bonnet d'osier pour amortir les chutes.

C'est Jacques Vernier qui s'est avancé sur le bord de la roche pour se moquer du poltron. Et des rires joyeux, un peu en arrière, font écho à ses railleries.

Bernard ne bouge pas, il ne redresse même pas la tête.

Mais, soudain, un grand cri retentit, un cri d'angoisse, un appel déchirant.

Jacques s'est avancé trop près du bord. Son pied a glissé, et le petit imprudent, perdant l'équilibre, roule sur la pente rapide... Il va venir s'écraser sur le sol, au fond du vallon!...

Non, un arbrisseau, solidement enraciné dans une faille, à mi-pente, l'arrête au passage... Jacques s'y cramponne éperdument. Et il appelle ses camarades à son aide.

Ils sont là-haut, bouleversés d'angoisse, penchés sur le bord de l'abîme, au risque d'y rouler eux aussi. Que faire? Comment secourir leur malheureux compagnon?

Le sentier en lacets, cent mètres plus loin, ne peut être d'aucun secours pour parvenir jus-